

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 33 (1895)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Le bien d'autrui  
**Autor:** Barancy, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194757>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Une belle-mère vengée.**

M. Seymont, dernièrement, avait diné à Nogent avec sa femme et un de ses beaux-frères. En wagon, au retour, la conversation tomba sur la famille, et par hasard on en vint à parler de la mère de Mme Seymont.

A ce nom, le mari qui professait pour sa belle-mère une haine vaudevillesque entra dans une colère affreuse. Tous les griefs, sérieux ou futile, dont est faite l'horreur classique du gendre pour sa belle-mère, revinrent d'un coup au cerveau de M. Seymont, qui se monta, s'excita, criant, s'exaspérant au plus haut point.

— Tiens ! s'écria-t-il au paroxysme de la rage, si elle était là, si je la tenais, voilà ce que j'en ferais !

A ces mots, saisissant la bouillotte — qui, pleine d'eau froide sous ses pieds, n'était là qu'un innocent accessoire destiné à faire croire aux voyageurs frileux que les wagons sont chauffés — il la lâchait à toute volée par la portière.

Cette exécution en effigie de sa belle-mère calma aussitôt le gendre, qui se rassit le sourire aux lèvres avec la satisfaction de la vengeance accomplie et chantonnant l'air de Mme Simon-Girard :

Bien que ce soit un songe,  
Ça fait toujours plaisir.

Pauvre garçon, s'il est un dieu protecteur des ivrognes, il en est un aussi vengeur des belles-mères.

C'est lui sans doute qui avait placé près de l'endroit où — sous forme de bouillotte — celle de M. Seymont avait été précipitée, un brave homme d'équipe qui avait été témoin du crime en effigie.

C'est lui qui avait armé le bras du gendre à quelques mètres seulement de la gare de Pantin, si bien que M. Seymont avait à peine terminé le couplet de sa chanson, qu'un inspecteur de la ligne de l'Est arrivait lui demander des explications sur sa façon de traiter les bouillottes.

De là, discussion, procès-verbaux et poursuite en police correctionnelle.

M. Seymont a été condamné, hier, à six jours de prison pour infraction à la police des chemins de fer et outrages à un employé commissionné.

— Merci, messieurs, a dit le condamné en se retirant joyeux. Six jours sans la voir ! Quelle aubaine !

Lausanne, 10 janvier 1895.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur vaudois*,

Permettez-moi de recourir à l'hospitalité de vos colonnes pour formuler une petite observation à ces messieurs qui nous gratifient sans cesse du nom de *coquette*.

Coquette, pourquoi ? parce que nous

devons avoir recours au miroir pour les soins de notre toilette !

Eh bien ! oui, nous regardons la glace, mais pour sûr nous n'en portons pas une toute l'année dans la poche gauche du gilet, comme le font beaucoup de messieurs qui, notez-le bien, sont les plus acharnés pour nous reprocher l'usage de cet objet.

Si vous en doutez, Messieurs, vous n'avez qu'à nous adresser au premier jeune homme que vous rencontrerez pour lui demander son miroir.

Le *coquet*, soyez-en persuadé, le sortira immédiatement de la poche de son gilet.

Avec considération distinguée,

*Une lectrice coquette.*

**Onna tsecagne.**

Dou gaillà, qu'aviont coumeinci pè sè couienà, arrevont bintout à se tsermailli tot dè bon, à s'etsàodà et à sè reprodzi cosse et cein. Ma fai, à fooce s'ein derè, lè gros mots arrevont et sè font lo pœing. Yon dè cllião lulùs, avai à la man ion dè cllião bâtons dè fretai, bâton niolu et qu'a la pougnà garnià dè clliòs dzauno; et l'autro, qu'étai lo pe einradzi, n'ousâvè pas bailli lo premi pétâ, po cein que l'arâi pu ourè zonnâ lo dordon su sa carcasse. Assebin, ye fâ à l'autro :

— Ah, tsanero dè pandoure ! t'as dâo bounheu d'avai on bâton, kâ se te ne l'avâi pas, tè repondo que t'ein vairiâ de 'na rude.

L'autro, qu'étai solido et que n'avâi pas poâire dè sè branquâ, tsampè son bâton perque bas et fâ :

— Eh bin, chenapan, que véyo vairè ?

Adon l'autro, qu'étai vi qu'on pesson, eimpougñè lo bâton et bailli onna dédzalâïe dâo diablio à cé pourro lulu qu'a étâ tant ébaubi que n'a pas pi su sè défeindrâ.

— Ora, là fâ l'autro, ein tsampeint via lo baton et ein sè ramasseint ao pe vito, t'avé bin de que te vairiâ !

**On crâno remido.**

On compagnon que souffressâi lè pierres po cein que l'avâi on coo à n'on pi, étai eimbétâ dè ne pas poâi einfatâ dâi solâ, que lài fasont mau, et sè mettai onna charge iò l'avâi copâ on bocon d'eimpègne.

Sè décidâ on dzo d'allâ tsi l'apotiquière po lài démandâ se per hazâ l'arâi on remido po cein, et lài fâ :

— Y'é on sacré bougro dè coo drâi su lo petit artet, que mè fâ vairè lè z'étâiliès ; ariâ-vo petêtrè oquiè po lo férè parti ?

— Oh, y'é cein que vo faut, repond lo marchand dè drougnès ; y'é quie onna pomarda que vo n'ai qu'à eimbardouffâ la pliace que vo fâ mau, devant de vo z'allâ cutsi.

— Adon, vo crâidè que cein est bon ?

— Aloo ! noutron syndiquo qu'a on coo que lo fâ souffri du mé dè veingt ans, ne vâo rein d'autro.

— Eh bin, se l'est dinsè, bailli m'ein po dix centimes.

**La barbe en pointe.**

Un journal anglais constate que, depuis quelques années, tous les Anglais ont changé la forme de leur barbe. Autrefois, ils la portaient ronde; maintenant, on ne voit plus que des barbes à la Van Dyck, en pointe, en forme de V. Et voici comment on explique ce changement.

Le prince de Galles possède un barbier en chef, qui a la haute main sur le système pileux de Son Altesse Royale. Il y a deux ou trois ans, cet artiste capillaire remarqua que son auguste client engravaissait. Il voulut remédier à cet inconvénient et s'avisa qu'une modification dans la coupe de la barbe produirait l'effet désiré. Il communiqua ses vues au prince, qui les approuva. Le sort en était jeté : à dater de ce jour, l'héritier de la couronne d'Angleterre a porté une barbe à la Van Dyck.

Aussitôt les fashionables gras, les gentlemen à faces circulaires découvrirent que la barbe ronde augmentait leur apparence d'obésité, tandis que la barbe en pointe la diminuait. Ils suivirent l'exemple de Son Altesse. Les fashionables maigres en firent autant, sans trop savoir pourquoi. Puis ce fut le tour des gens non fashionables, qu'ils fussent maigres ou gras, et enfin du peuple entier de la Grande-Bretagne.

**Le bien d'autrui.**

— Tu serais si gentille ! dit-il à Julie, tandis que la jeune fille achevait d'épingler l'épaisse torsade de ses cheveux bruns, tu serais si gentille et... je t'en prie !

Elle se retourna et, brusquement, éclata de rire à son nez.

— Deviens-tu fou ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, car je le suis depuis longtemps.. de toi, tu le sais bien !

— Une mèche de cheveux ? reprit-elle en riant encore, mais pourquoi faire, mon pauvre Toussaint ? Tu n'as même pas de médaillo pour la mettre.

— Regarde ! répondit-il en sortant de la poche de son gilet une petite boîte qu'il ouvrit aussitôt, regarde, tiens...

— Oh ! s'écria-t-elle en croisant ses mains de surprise et d'extase devant le joli médaillo qu'il lui présenta; et c'est pour mettre mes cheveux que tu l'as acheté ?

— Non... C'est pour y mettre les miens.

— Les tiens ! Y penses-tu ?

— Et puis, pour te le donner ensuite.

— Pour me le donner ? répéta-t-elle; vraiment, ce bijou est pour moi ?

— Oui, mais en échange, je veux... une boucle de tes cheveux.

Et, du doigt, il effleura le front de la jeune

file sur lequel frisotaient quelques mèches rebelles.

— C'est que... balbutia-t-elle, je ne sais pas si je dois...

— Voyons, ma petite Julie, voyons, interrompit-il, n'es-tu point ma promise ? Ne devons-nous pas nous épouser aussitôt après les semaines d'automne ? et c'est bientôt heureusement. Tu mettras le médaillon à ton cou le jour de nos noces, et moi, en attendant, c'est sur mon cœur que je garderai tes cheveux.

Elle eut un imperceptible mouvement d'épaules.

— Tu y tiens beaucoup ? demanda-t-elle avec une petite raillerie au coin de ses lèvres fraîches.

— Oui, beaucoup ; est-ce que je te prierais sans cela ?

— Allons ! reprit-elle. Mais attends.. Je ne peux pas, tu le comprends, couper une boucle sur mon front, cela se verrait trop.

— Prends-la dans ta torsade, qu'importe ! fit-il. Les cheveux en sont aussi fins, aussi soyeux et d'un brun plus doré encore.

Un sourire contraint remplaça aussitôt le rire épanoui de la jeune fille.

— Voilà donc, dit-elle en coupant vivement la pointe bouclée de sa magnifique chevelure et en la lui tendant.

Presque au même instant un gros homme enfariné entra dans la salle et tapa brusquement sur l'épaule du paysan.

— Toi, mon garçon, lui dit-il, moitié bourru, moitié plaisant, tu as tort d'être ici, car encore que vous soyiez destinés l'un à l'autre, je n'aime guère vous rencontrer seuls en tête à tête.

— Je venais pour vous voir, répondit Toussaint peu troublé par cette algarade, et ce n'était point ma faute si vous n'y étiez pas.

— C'est bon, c'est bon, reprit le gros homme ; j'aurai l'œil. Puisque tu es là, viens m'aider à rentrer les sacs et laisse Julie tranquille.

Toussaint aida le meunier à rentrer ses sacs et, la besogne achevée, quitta le moulin sans avoir revu sa promise.

Comme il longeait la rivière pour arriver plus vite à sa ferme, une fillette qui lavait du linge, à l'ombre d'un bouquet d'aunelle, le salua au passage d'un bonjour amical.

— Bonjour donc, M'sieur Toussaint !

— Bonjour, petite, répondit-il, tu travailles donc toujours ?

— Il faut bien, M'sieur Toussaint ; et d'ailleurs ça n'est point un vrai travail, mais bien plutôt un plaisir que de venir, au matin, rincer son linge à la rivière. Il fait bon dans ce coin, et l'eau est si jolie à cette heure !

Elle y trempa de nouveau les mains et les retira aussitôt pour secouer, au bout de ses doigts, les gouttelettes claires et scintillantes. Il la regarda plus attentivement et sourit de la voir si joyeuse.

— Tu es vaillante comme une femme, reprit-il, et cependant tu n'as que... Au fait, quel âge as-tu, Gilette ?

— Mais j'aurai dix-sept ans pour la mi-septembre.

— Dix-sept ans ? répéta-t-il, eh bien, vrai, tu ne les paraîs même pas.

— C'est bien sûr à cause de mes cheveux, répondit-elle avec une adorable moue. Depuis qu'on les a coupés, j'ai l'air d'une gamine, tout le monde le dit. Mais patience, ils

repousseront et alors je paraîtrai bien mon âge.

— Tu es si vieille ! Allons, au revoir, Gilette !

— Au revoir, M'sieur Toussaint !

Il continua son chemin sans se retourner et elle le suivit des yeux. C'était vrai, pourtant, qu'on ne lui eût jamais donné dix-sept ans, mais quinze seulement, et encore ! Cependant elle était bien gentille ainsi, avec ses cheveux courts, ses yeux clairs et sa bouche mutine. Mais voilà, à dix-sept ans, c'est ennuyeux d'avoir l'air d'une petite fille. Il y en a beaucoup qui, à cet âge, se marient ou, tout au moins, que l'on recherche, que l'on courtise un peu.. Qui donc eût cherché à la courtiser, elle, avec sa tête de garçonnet ?

Ne lui avait-on pas rasé la tête, l'an passé, à la suite de je ne sais plus quelle maladie ? Combien de temps faudrait-il encore pour que ses beaux cheveux reviennent, aussi longs qu'autrefois, quand ils tombaient comme un flot d'or brun jusqu'à sa taille mince et cambrée ? Hélas ! des mois et des mois !

Elle pensait à cela, la petite Cécile, tandis que Toussaint marchait plus vite maintenant, désireux d'arriver promptement chez lui et de contempler encore le cher souvenir de sa promise, la boucle de cheveux soyeux qu'il conserverait comme un trésor et comme un talisman.

Il la conserva précieusement en effet et n'eut pas de plus douce joie, dans ses heures de solitude, qu'il travaillât aux champs ou restât chez lui, que de la caresser des yeux et que de la porter à ses lèvres.

— Si tu veux me confier ces cheveux, lui dit un jour la vieille Jeannou, que les gens du village croyaient être sorcière, et qui venait de le surprendre en flagrant délit d'extase dans une sente isolée, où elle coupait de l'herbe, si tu veux me confier un instant ces cheveux, je te dévoilerai ton avenir avec celle que tu aimes.

— Baste ! répliqua-t-il en riant, vous n'êtes point si sorcière qu'on le pense, la mère !

— Ah ! bien sûr que non ! fit-elle en riant aussi et en redressant sa taille voûtée, je ne le suis même pas du tout... J'ai seulement un peu plus de jugeotte que beaucoup d'autres, voilà tout.

— Oui, mais ça ne suffit pas pour prédir l'avenir.

— Quelquefois... Essaie toujours, pour ce que ça te coûtera...

Ils étaient seuls dans le passadou ; il regarda encore si personne ne venait, s'assura qu'on ne pourrait les voir et, timidement, tendit les cheveux bruns à la vieille. Elle les palpa, les flaira et s'avanza au soleil pour qu'il vint, jusque dans sa main ridée, les couvrir de son poudroissement d'or.

— Je le savais bien ! murmura-t-elle. Mon fils, celle à qui ils appartiennent est bonne.

— Certes !

— Douce.

— Comme un agnelet.

— Elle est intelligente et jolie.

— C'est vrai Jeannou ! C'est vrai ! s'écria l'amoureux. Elle a toutes les qualités et vous n'avez pas, vous, grand mérite à le deviner, puisque vous connaissez Julie.

— Savoir... reprit-elle, si je n'ai point de mérite. Ces cheveux-là sont-ils bien ceux de ta promise ?

— Que me demandez-vous là ?

— Bédame ! un beau garçon comme toi pourrait bien en avoir de l'une et de l'autre, pécairé !

Il haussa les épaules et la vieille continua, avec un sourire finement ironique :

— Quoiqu'il en soit, petit, ces cheveux-là sont d'une fille qui te rendrait heureux, parfaitement heureux, tu entends ?

— Oui bien, j'entends. Il vous faut dire : qui me rendra, et non : qui me rendrait heureux.

— Eh ! sans doute ! C'est-il bientôt que tu t'épouses, la fille aux meuniers ?

— Dans quelques semaines.

— Allons, tant mieux pour elle...

— Tant mieux aussi pour moi, je suppose.

— Naturellement.

— Et c'est là, Jeannou, tout ce que vous trouvez à me prédire pour l'avenir ? demanda Toussaint un peu dépité de s'être laissé, aussi naïvement, prendre à sa promesse.

— Que veux-tu donc que je devine de plus, puisque tu l'as dit, et moi aussi après toi, je ne suis point sorcière. Je ne peux que te répéter ceci, continua-t-elle en lui tendant la jolie boucle qu'il reprit, comme un avare reprenait un trésor, celle à qui appartenient ces cheveux est la plus mignonne et la meilleure du village, et voilà ! Sur ce, mon garçon, bonne chance à tous deux et au revoir.

— Au revoir, dit-il.

Elle retourna sur ses pas et il la regarda partir sans songer à la retenir ; mais quand elle eut disparu, derrière la haie qui contournaît la sente, il pressa encore les cheveux sur ses lèvres.

— Oui, murmura-t-il, elle est jolie, elle est bonne, et je l'aime... oh ! je l'aime !

Tout à coup, il tressaillit, s'arrêta et s'adossa contre l'un des noyers trapus bordant le chemin. Il venait d'apercevoir là-bas, se dirigeant de son côté, Julie et Michel, le petit mendiant estropié à qui personne, dans le village, ne refusait l'aumône, et l'idée enfantine lui vint de surprendre sa promise quand elle passerait auprès de lui.

Où allait-elle ? Il aurait toujours bien le temps de lui serrer la main ou de poser un baiser sur son front.

Soudain un cri retentit et la voix pleurarde de Michel arriva jusqu'à lui.

— Oh, la mauvaise ! la mauvaise ! disait-il.

— Tais-toi ! Mais tais-toi donc, braillard ! riposta la jeune fille. Tais-toi et va-t-en, sinon je recommande !

Mais l'enfant n'obéit pas et elle recommença en effet, lui donnant pour la seconde fois un soufflet retentissant.

Oh ! alors, il sembla à Toussaint que ce soufflet tombant sur la joue amaigrie du pauvre gamin, tombait en même temps sur son cœur à lui, et quand sa promise passa près du noyer contre lequel il se blottissait, il en fit le tour pour qu'elle ne vit pas les larmes qui, brusquement, montaient à ses yeux...

— Michel ! appela-t-il doucement quand la jeune meunière l'eut suffisamment devancé pour ne point entendre sa voix, Michel, écoute un peu... Il ne faut point importuner les gens comme tu le fais, vois-tu, mais quand tu auras faim, viens chez moi. Tu sais bien où je demeure, n'est-ce pas ? Il y aura toujours pour toi une écuillée de soupe et un verre de vin. Tu as compris ?

— Oui, répondit-il, tandis qu'un éclair de joie traversait ses yeux agrandis par les pri-

vations. Vous, vous êtes bon, mais elle, la fille aux meuniers, c'est une sans cœur ! car...

— Tais-toi, petit, tais-toi ! répliqua-t-il en posant sa main sur sa bouche pour l'empêcher de continuer. Si quelqu'un plus que moi t'entendait, on te croirait peut-être, et... et ce n'est pas vrai !

(*La fin samedi.*)

— C'est une bien jolie chose que les chiffres !

Un calculateur acharné s'est amusé à compter ce que pèse un milliard. Et voici les résultats qu'il a obtenus :

En argent, un milliard pèse 5 millions de kilos. En or : 322,580 kilos. En billets de cent francs : 11,580 kilos. En billets de mille francs : 1,780 kilos.

Pour le transport d'un milliard, en admettant qu'un homme porte cent kilos, il faudrait 18 hommes pour transporter cette somme de un milliard en billets de mille francs ; cent quinze hommes si cette somme est en billets de cent francs ; trois mille deux cent vingt-cinq hommes si elle est en or, et cinquante mille hommes si elle est en argent.

Ajoutons enfin que un milliard en billets de mille francs forme deux mille volumes de cinq cent pages chacun.

Voilà des volumes dont on désirerait avoir sa bibliothèque complètement garnie.

**Le coup de Jeanne-d'Arc.** — Le père Jean, brave fermier d'un richissime propriétaire, était tout fier d'avoir, un jour de pluie, joué aux dominos avec le fils de ce dernier. Aussi a-t-il pris à tâche de répéter certains mots qu'il lui avait entendu prononcer :

— Mon cheval, disait-il, l'autre semaine, à un voisin, est si vif qu'il vous abat ses quatre lieues en un *coin d'œil*.

Le dimanche suivant jouant aux cartes avec le même voisin, et se rappelant que le fils de son propriétaire lui avait dit, dans le cours de leur partie de dominos : « Méfiez-vous de mon coup de Jarzac », il s'écria avec autorité :

— Prenez garde ! je vais vous flanquer un vrai coup de Jeanne-d'Arc !

**Casser sa pipe.** — On a expliqué de diverses manières l'origine de cette expression populaire. D'après les dernières recherches, on l'attribue à l'acteur Mercier qui jouait le rôle de Jean-Bart, à la gaieté du boulevard du Temple. Jean-Bart, comme on le sait, fumait la pipe, et pour être fidèle à la tradition historique, Mercier en avait fait un accessoire important du rôle. La pièce eut une longue série de représentations, ce qui permit à Mercier de se cultiver une magnifique pipe qui était devenue légendaire. Il ne s'en séparait jamais, même en faisant la sieste dans son fauteuil.

Un jour, la pipe tomba des lèvres de Mercier, il était mort. Le lendemain, on s'abordait sur le théâtre par ces mots : « Eh bien ! ce pauvre Mercier, il a cassé sa pipe ! »

L'origine est plus ancienne, sans parler d'une pièce du XVIII<sup>e</sup> siècle, intitulée : *La pipe cassée*, dont La Tulipe est le principal personnage. La locution appartient au langage militaire ; la pipe est la compagnie du troupe, et casser sa pipe, c'est perdre la vie, dans le sens de cette phrase de Méry : « Papa avait beaucoup de blessures, et un jour il cassa sa pipe, comme on dit au régiment. »

**Qualités de la pomme.** — Il y a assez longtemps, dit le *Gaulois*, que la pomme est calomniée. Depuis l'histoire d'Adam et d'Eve, il est de tradition de médire de ce fruit, dont les hautes qualités, s'il faut en croire M. Searles, sont absolument méconnues.

En effet, plus que tout autre fruit, plus que tout autre légume, la pomme contient du phosphore. Manger une pomme avant de se coucher est une excellente chose. Les fonctions du foie et du rein sont ainsi facilitées, les acides en excès dans l'estomac sont absorbés, et un sommeil calme et profond est la conséquence de la régularité ainsi obtenue des fonctions digestives.

La pomme, comme l'orange et le citron, est un désinfectant de la bouche et le meilleur préservatif contre les maladies de la gorge. De plus, elle calme admirablement la soif, surtout chez les malades, les alcooliques et les passionnés de l'opium.

**Mousse de pommes.** — Faites cuire à l'étouffée six belles pommes de reinette, et quand elles sont bien cuites, faites-les passer dans une passoire assez fine. Ajoutez une demi-livre de sucre en poudre et environ cinquante à soixante grammes de gélatine que vous aurez fait fondre dans une cuillerée d'eau, et fouetez le tout vigoureusement en ajoutant peu à peu le jus de quatre citrons. Quand vous avez obtenu une belle neige blanche, placez votre mousse dans un moule que vous mettrez dans un endroit frais, et versez-la dans un plat au moment de servir.

#### Boutades.

Il ne faut pas serrer de trop près les joueurs. Un monsieur jouant aux cartes était impatienté par un inconnu à vue courte et à long nez, qui s'avancait de fort près pour voir le jeu. Le joueur tira son mouchoir et moucha, en le serrant vigoureusement, le nez de son imprudent voisin. Puis il s'écria : « Ah ! pardonnez-moi, monsieur, je l'ai pris pour le mien ! »

Bien étrange, cette enseigne découverte par l'un de nos amis sur la porte d'un coiffeur de Lille :

*Ici, l'on achète les cheveux de femme VIVANTS*

Mais, il y a mieux ; car, voulant renchérir, sans doute, un coiffeur concurrent, le coiffeur d'en face, a fait peindre sur sa vitre, en lettres énormes :

*Ici, l'on achète les cheveux de femme SUR PIED*

Qu'est-ce qu'une caution ? demandait un examinateur de droit à un candidat peu ferré.

— C'est une garantie prise, répondit-il avec embarras.

— De quel genre et dans quel but ?

— Elle doit parer à certaines éventualités.

— Alors, si le temps se couvre et si je sors avec mon parapluie, je prends une caution ?

— Pardon ! fit l'élève en se ravisant, vous ne prenez qu'une précaution !

Le département du Finistère a toujours été un de ceux où il y a le plus de mariages et de naissances.

Un fait bien rare se passera, dans quelques jours, dans la jolie petite commune de Plougastel-Daoulas, célèbre par son Calvaire et par ses fraises : 46 couples défileraient demain devant le maire de Plougastel-Daoulas, qui récitera 46 fois la formule sacramentelle du mariage, puis les 46 couples se rendront à l'église, où le vénérable curé de Plougastel dira la messe ; les vicaires et plusieurs prêtres des environs donneront la bénédiction nuptiale.

Les jeunes fiancés de Plougastel ont décidé de se marier tous le même jour pour éviter des frais et, en même temps, l'ennui à leurs parents et amis de nombreux déplacements. En Bretagne, on est pratique tout en étant amoureux.

**THÉÂTRE.** — Beaucoup de monde au théâtre, jeudi soir. On jouait l'*Avare*, avec M. Scheler dans le rôle de Harpagon. La représentation a été très bonne et s'est terminée par le couronnement du buste de Molière.

Demain, dimanche, **Les deux orphelines**, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Dennery et Cormon. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

## PAPETERIE L. MONNET

**Livre de ménage.** Prix : Fr. 2.—

Registres, copie de lettres et toutes les fournitures de bureaux. — Confection sur commande de registres de tous formats, avec réglure et reliure spéciales — Cartes de visite, faire-part, en-têtes de lettres, enveloppes avec raison de commerce, factures, formalités de traites, quittances à coupons, etc.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.